

Soldats d'autrefois



N°1 – Novembre – Décembre – Janvier 2014

B.A. 1415 Productions

Soldats d'autrefois

est édité par :

B.A. 1415
80 rue des écoles
60150 Longueuil-Annel

Pour tout renseignement vous pouvez joindre l'association ici :

burgundia.1415@gmail.com

Rédaction :

Guillaume Levillain

Illustrations :

Guillaume Levillain

Textes :

Anais Guyon
Guillaume Levillain

Novembre 2014

Sommaire

Préface	page 4
Introduction	page 5
La tenue civile	page 8
-Les sous-vêtements.....	page 8
-Les chausses.....	page 10
-Le gippon.....	page 12
-Le doublet.....	page 12
-Les chaussures.....	page 14
La tenue militaire	page 16
- Le jaque.....	page 16
-Le casque.....	page 19
-Construction.....	page 19
Les armes	page 24
- Les armes d’hast.....	page 24
- Les épées.....	page 24
Conclusion	page 26
Bibliographie	page 27

Préface

On a coutume de dire que la Reconstitution Historique est basée sur une démarche scientifique, visant à croiser de nombreuses sources, textuelles, iconographiques ou archéologiques. On a également coutume de passer à côté de ce principe fondamental, faute de temps, d'argent, ou de connaissances, voir les trois à la fois.

Des sources parfois difficiles d'accès et d'interprétation mènent plus d'une âme volontaire à se perdre, et il devient facile de mettre de côté ce travail de recherche fastidieux, et de s'en remettre à la toute puissance de quelques malins qui savent « thésoriser » ces connaissances.

Cette situation n'est cependant pas une fin inévitable pour qui n'a pas suivi des cours approfondis en faculté d'Histoire. Et voici le pourquoi du comment de cette série que nous entamons aujourd'hui.

Présenter au plus grand nombre de manière simple et efficace le travail à la base de toute reconstitution historique sérieuse, sans pour autant y perdre son plaisir. Ou se le voir gâcher par quelque esprit un tant soit peu négatif et taquin.

Nous aborderons au cours des différents numéros de nombreuses périodes, et différentes unités militaires, en prenant comme base un seul document iconographique. Nous l'étudierons et le disséquons du mieux possible, et présenterons toutes les possibilités de reconstitution qu'il nous offre.

L'anniversaire des 600 ans de la bataille d'Azincourt arrivant à grand pas, c'est donc par le simple soldat, archer soldé ou milicien que nous commencerons.

Cette série a pour but d'aider et d'accompagner le plus grand nombre de reconstituteurs, et de simples curieux à découvrir les nombreuses périodes, et les hommes qui ont fait notre Histoire.

Bonne lecture.

Anaïs Guyon, Guillaume Levillain

Introduction

Un anniversaire est toujours un évènement, alors lorsqu'il s'agit des 600 ans de la bataille d'Azincourt, ne boudons pas notre plaisir !

Certains voudront peut-être y participer, sans avoir néanmoins le matériel adéquat, d'autres voudront se perfectionner. Ce premier fascicule est pour vous ! Il inaugure notre nouvelle série consacrée aux tenues portées par nos armées d'autrefois.

Le document qui nous sert de base de travail ici est une miniature extraite d'un exemplaire des Chroniques de Saint-Denis, conservé à la Bodleian Library, en Grande Bretagne. Daté des années 1390, il a l'avantage de représenter de manière très précises la noblesse, le peuple, et surtout la piétaille, souvent boudée par les artistes du temps.

La période qui nous intéresse correspond au règne du roi Charles VI, devenu fou, incapable de régner, pris entre les griffes de son frère le duc Louis d'Orléans et Jean Sans Peur, le duc de Bourgogne. Il est sacré roi de France le 4 novembre 1380 à Reims ; ses oncles Jean de Berry et Philippe II de Bourgogne assurent la régence du royaume durant sa minorité. Le 17 juillet 1385, Charles est marié à Isabeau de Bavière, la fille duc de Bavière-Ingolstadt Etienne III. Cette période est troublée par les querelles des ducs d'Anjou, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, les oncles du roi, qui se disputent le pouvoir.

Ce n'est que le 3 novembre 1388, au retour d'une expédition contre le duc de Gueldre, que Charles VI convoque le Conseil du roi et met fin à la domination de ses oncles: il prend enfin le pouvoir. Il décide alors de confier le gouvernement à d'anciens conseillers de son père, les « Marmousets ».

Le 5 août 1392, il est pris d'un premier accès de folie dans la forêt du Mans : il attaque ses propres hommes et en tue quelques uns avant d'être maîtrisé. Sa lucidité revient deux jours plus tard, mais ce n'est que le début d'un long calvaire. Le 28 janvier 1393, il rechute à la suite du bal des ardents, où quatre de ses compagnons brûlent vifs.



Charles VI

Devant l'incapacité du roi à gouverner, ses oncles reprennent la régence en main. Rapidement le duc de Bourgogne Philippe le Hardi concentre les pouvoirs, et ce n'est qu'à sa mort que le jeune frère du roi, Louis d'Orléans, parvient à prendre une place prépondérante au sein du Conseil du roi. Mais il s'oppose par la suite au nouveau duc de Bourgogne, Jean Sans Peur, qui veut lui aussi avoir un rôle à jouer dans les affaires de l'Etat. Ce dernier fait finalement assassiner son cousin dans les rues de Paris le 23 Novembre 1407.



Louis d'Orléans



Henri V

Les désordres qui s'en suivent mènent également à une réactivation du conflit franco-anglais : Henri V, roi d'Angleterre en profite pour préparer une nouvelle expédition, dont le point d'orgue est la bataille d'Azincourt. Il s'empare dans la foulée de la Normandie et installe de nouveau ses troupes sur le sol français. En 1419, le conflit entre Armagnacs et Bourguignons prend une nouvelle tournure dramatique avec l'assassinat du duc Jean Sans Peur au cour d'une rencontre de conciliation sur le pont de Montreau.

Les Bourguignons s'allient alors aux Anglais ; cette alliance conduit au traité de Troyes (1420) qui prévoit que Charles VI devra marier sa fille Catherine à Henri V d'Angleterre, que leur fils éventuel sera roi de France, et que le dauphin Charles, qui a fait assassiner Jean sans Peur, perdra ses droits à la couronne. Charles VI conservera le titre de roi jusqu'à sa mort.

Mais le roi d'Angleterre décède avant Charles VI, qui s'étaient lui le 21 Octobre 1422. Il est inhumé dans la basilique Saint-Denis.

Cette période constitue une véritable charnière à bien des égards dans l'Histoire de France. Dans le domaine politique (guerre civile), religieux (Grand Schisme), artistique, et surtout dans celui de la guerre. En effet, l'infanterie prend une place de plus en plus importante, et de nouvelles armes conduisent à l'apparition de nouvelles protections. Du moins, dans la noblesse, où les harnois se perfectionnent de plus en plus, et dans l'artillerie, alors une véritable science.

Mais comme nous allons le voir, l'équipement et l'armement des « genz d'armes » est tout autant pragmatique et efficace, et aussi proche que possible de ce que porte la noblesse du temps. Enfin, selon les moyens de chacun.



Jean Sans Peur

La tenue civile

J'encourage tout d'abord le lecteur à se référer à notre fascicule intitulé « Le costume masculin au début du XVe », paru l'an dernier, dans lequel nous abordions en profondeur le sujet civil. Je me contenterai ici de rappeler les grandes lignes, afin de respecter une certaine cohérence.

Les sous-vêtements

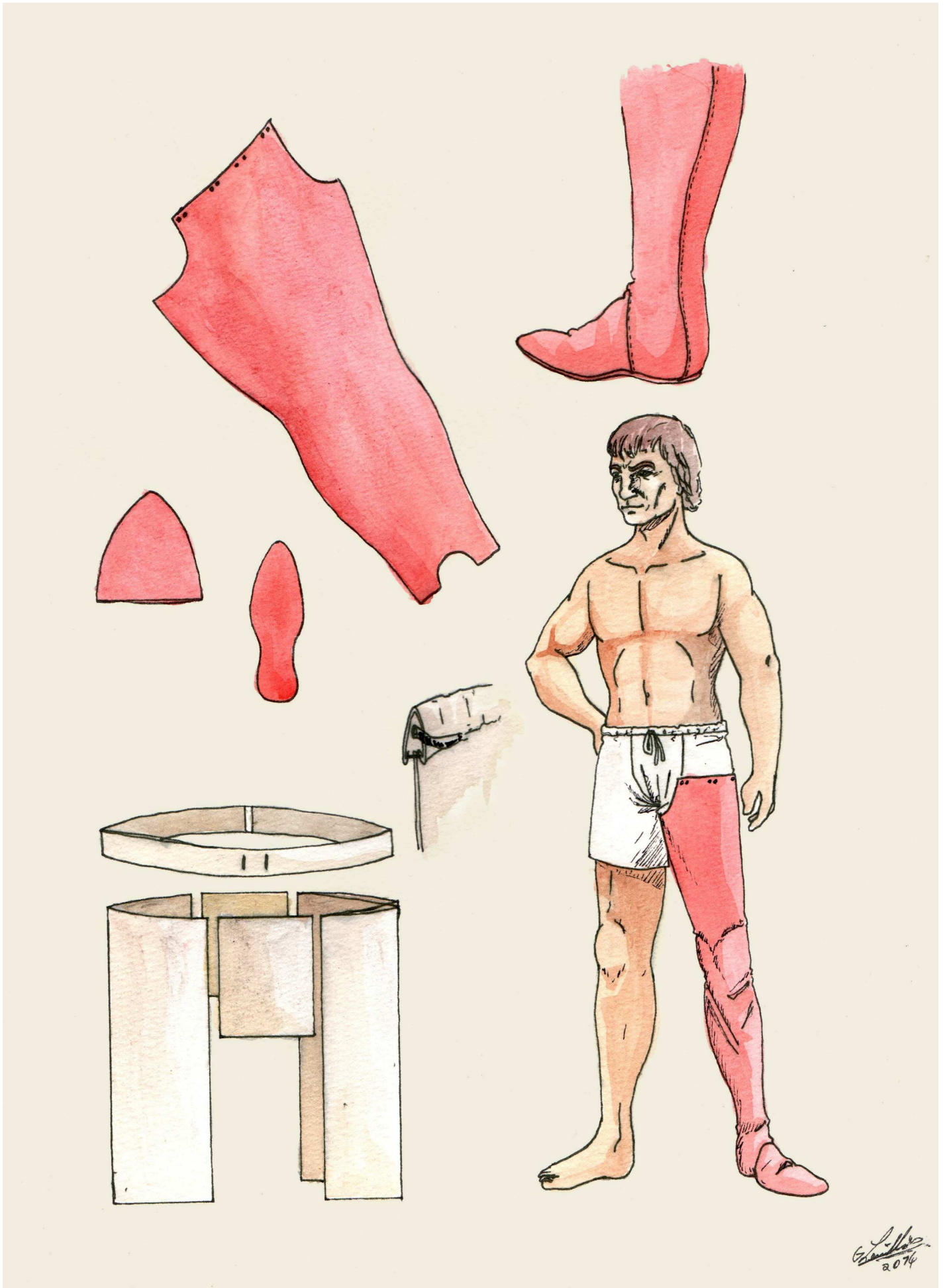
Notre homme portent donc des braies et une chemise, toutes les deux taillées dans de la toile de lin, ou de chanvre pour les plus pauvres.

La question de la couleur du lin est intéressante, et nous renvoie aux codes utilisés par les miniaturistes : si les sous-vêtements apparaissent blancs, afin de les démarquer du reste de la tenue, ce n'est pas pour autant qu'ils le sont dans la réalité. En effet, le lin comme le chanvre sortent gris du métier à tisser, c'est leur couleur naturelle. Avec l'expérience, nous savons que ce gris s'éclaircit avec le temps et les lavages, ce qui permet d'obtenir dans les faits toute une gamme allant du gris/vert d'origine au gris/blanc.

Mais voir un homme du peuple porté du blanc maculé, sauf s'il a pu profiter de dons de plus riches que lui, il ne faut pas y penser. Le processus qui permet de rendre la toile blanche, à base d'ammoniac (urine) est couteux, et constitue déjà un marqueur de richesse dans l'échelle sociale. N'oublions jamais que le vêtement est là pour rendre compte du statut de son porteur dans la société médiévale.

Les braies sont constituées de deux tubes rectangulaires taillés au plus large selon le tour de cuisse, et rassemblés par deux goussets carrés devant et derrière : ce sont ces deux pièces qui permettent de donner toute l'amplitude nécessaire à ce vêtement près du corps, et comprimé par les chausses. Elles se ferment par un cordonnet pris dans une glissière, appelé brehel.

La chemise est composée de deux grands rectangles de toile, arrivant à mi-cuisse. Les manches peuvent être rectangulaires, et munies de goussets, ou bien trapézoïdales. Le col ne comporte pas de lacet, et est le plus souvent rond. Une autre alternative est de tailler le rectangle de devant plus large, de manière à créer une aisselle naturelle pour le passage du cou.



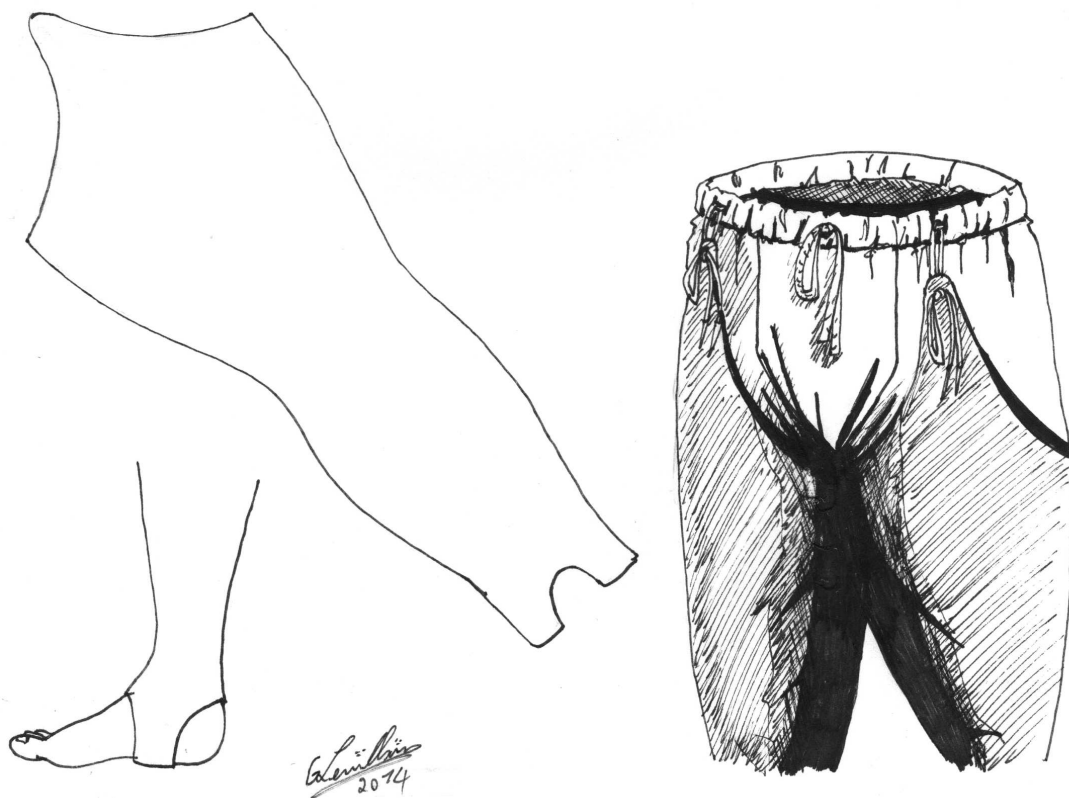
Les chausses

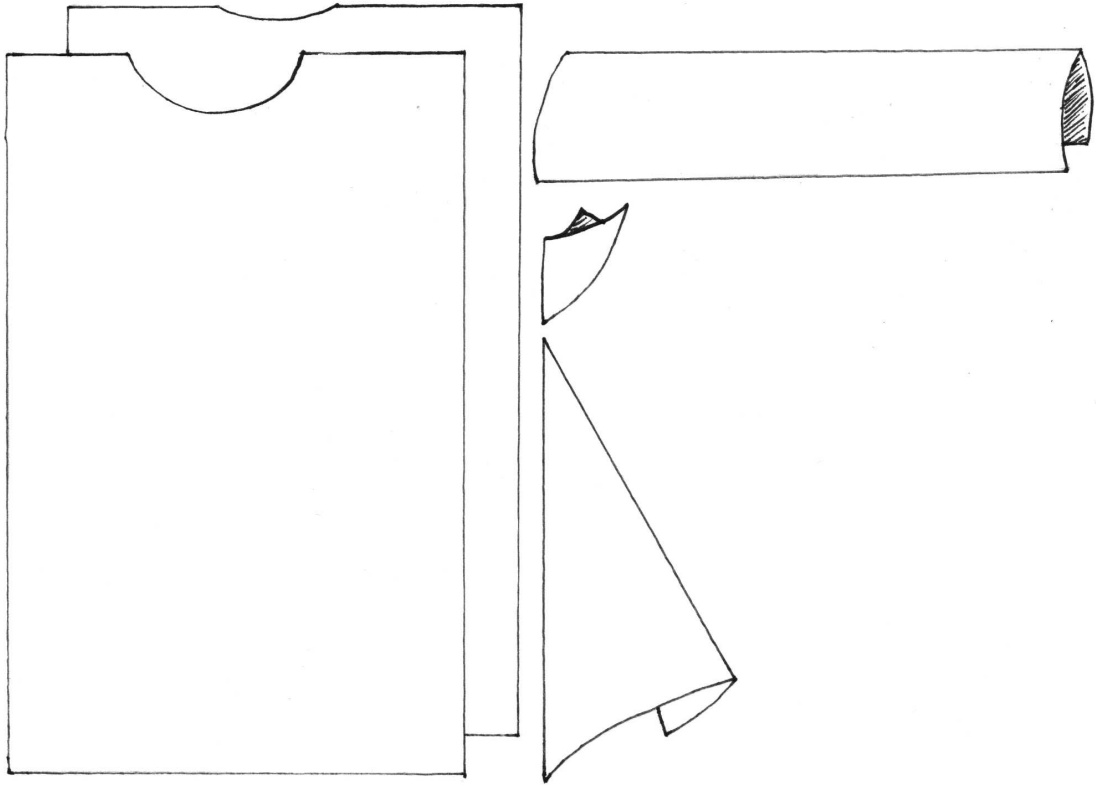
Bien que les textes nous renseignent sur l'apparition des chausses « pleines dedans jambes » (à plein fond), cette évolution semble réservée à la noblesse, comme toute innovation vestimentaire.

Notre homme se contentera de chausses « vides dedans jambes » (à queue de pie), séparées à l'entrejambe. Elles sont à pieds ou à étriers, montantes jusqu'au coccyx, et sont taillées de biais dans un drap de laine, un sergé si possible, de manière à gagner encore plus en souplesse. C'est ce qui permet d'obtenir une chausse près de la jambe.

Deux variantes s'offrent à nous : une première, apparue au XIIe siècle, dans laquelle le haut de la chausses se finit en pointe et s'attache directement au brehel au moyen d'un cordon. Deux ouvertures sont pratiquées pour le laisser apparaitre, et ainsi permettre d'y attacher les chausses.

La seconde apparait à la fin du XIVe siècle, lorsque les chausses sont attachées sur le pourpoint. D'abord à l'intérieur grâce à des attaches cousues sur la braconnière, puis sur le bord inférieur. Dans ce dernier cas, nous employons des aiguillettes ferrées, qui passent dans des œillets percés à travers la braconnière.





Chenille
2074

Le gippon

Encore une fois je renverrai le lecteur au guide du costume masculin que nous avons publié en 2013.

Je ne rappellerai que les fondamentaux de ce vêtement encore trop méconnu dans sa construction.

Composé de plusieurs épaisseurs de tissus, on trouve en commençant par l'extérieur une couche de laine. Vient ensuite le contre endroit, en toile teinte de la même couleur que la laine, puis un nombre variable de toiles (entre 6 et 12), et enfin le contre endroit, autrement dit la doublure. En effet, le Moyen-Age ne connaît pas la doublure flottante développée à partir des années 60 par gain de temps.

Au centre de ce sandwich se trouve une mince couche de bourre de coton. Le tout est piqué à intervalles réguliers (en moyenne 3 cm). On assemble ensuite les quatre quarts qui composent le corps.

Différentes sortes de systèmes de fermeture coexistent : le laçage, le boutonnage, et l'agrafage.

La particularité de ce vêtement réside dans le rembourrage supplémentaire du torse, qui accentue ainsi la silhouette du porteur.

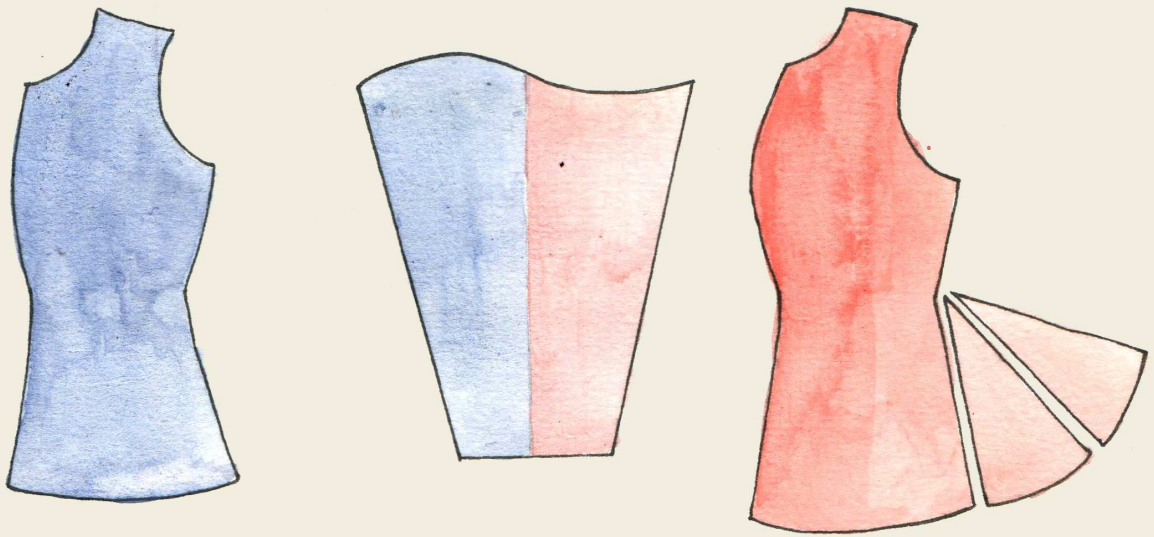
Le doublet

Si le vocabulaire n'est pas encore fixé au Moyen-Age, et que de nombreux termes cohabitent quant à la dénomination du gippon (jupon, jaquette, pourpoint, etc), il en existe toute fois un autre rencontré fréquemment dans les textes de la première moitié du XIVe siècle : c'est celui de doublet. C'est même sous ce nom que le vêtement court et pourpointé masculin apparaît dans l'Histoire au début des années 1320.

Ce vêtement a survécu dans sa forme jusqu'au début du XVe., et notre miniature type nous en offre un parfait exemple. La partie haute est taillée proche du tronc, ainsi que les bras. Mais les basques restent flottantes. C'est la forme typique déjà portée au milieu du XIVe donc, et que l'on retrouve dans le « Roman d'Alexandre » enluminé durant cette période.

Les statuts des métiers nous en donnent la composition : une couche de laine, une toile, de la bourre de coton, et une dernière toile, le tout étant piqué.

Mais dictat de la mode oblige, on le retrouve en 1400 fermé par des lacets, et non des boutons comme auparavant. Nous sommes ainsi renseignés sur la survivance des modes d'un siècle sur l'autre. Sans doute notre homme est-il de très modeste condition pour être encore affublé d'un tel vêtement remis au goût du jour.



Calvin Klein
2014

Les chaussures

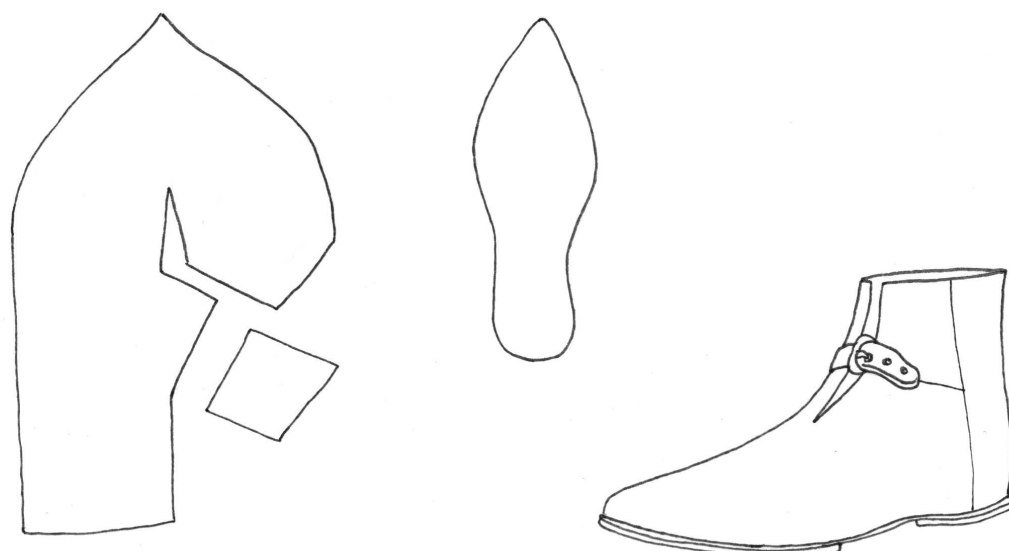
Nous présentons ici la construction complète d'une paire de chaussures dont le modèle est issu des fouilles de Londres et daté du dernier quart du XIVe siècle. Nous avons aussi une variante qui emboîte la cheville et assure un meilleur maintien lors des longues marches des soldats.

On privilégiera un collet souple et fin (1,5mm-2mm) pour la tige, afin de ne pas blesser le pied, et pour la trépointe; un cuir plus épais sera employé pour les semelles.

La couture se pratique à l'envers, le cuir humidifié, afin de faciliter l'opération suivante consistant à le retourner. Une fois cela fait, on coud une seconde semelle sur la trépointe.

L'inconvénient est que les nouvelles coutures sont désormais apparentes : on applique alors dernière semelle complète, ou bien un avant et un talon à la colle de peau de lapin. Cette dernière semelle encaissera l'usure du temps tout en laissant intact le reste de la chaussure : il suffira de la changer au fur et à mesure.

Nous pouvons noter un dernier détail : nous avons privilégié un système de fermeture par bouclage, et non par laçage. Tout simplement parce que ce dernier est plus représentatif, vu les différents artefacts conservés, du XIVe siècle, tandis que le premier tend à se développer et à devenir prépondérant au cours du XVe siècle.



Laevillain
2014



Colin Hill
2014

La tenue militaire

Le jaque

Abordons en premier lieu la grande question du terme en lui-même : jaque. Quelle différence avec le gambison et pourquoi est-il préféré ici ? Tout d'abord, il faut oublier la légende urbaine concernant ce dernier vêlement : non, les gambisons ne sont pas piqués puis rembourrés. Tout d'abord parce que cela va à l'encontre du pragmatisme médiéval : chaque couture devient ainsi une faiblesse du vêtement au moindre estoc. Et puis il y a le poids : on a tendance à le rembourrer à outrance pour éviter la douleur provoquée par les coups, jusqu'à obtenir des silhouettes difformes.

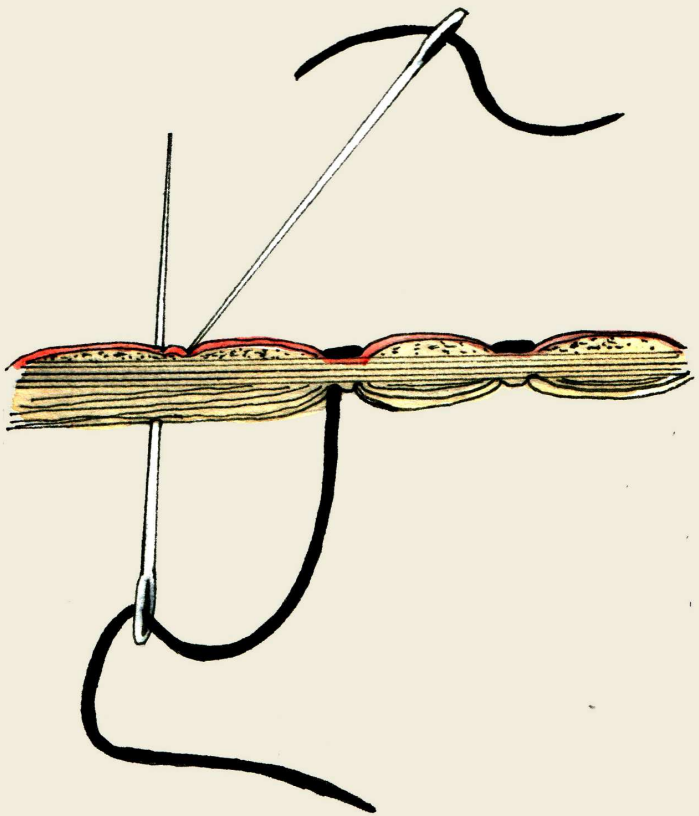
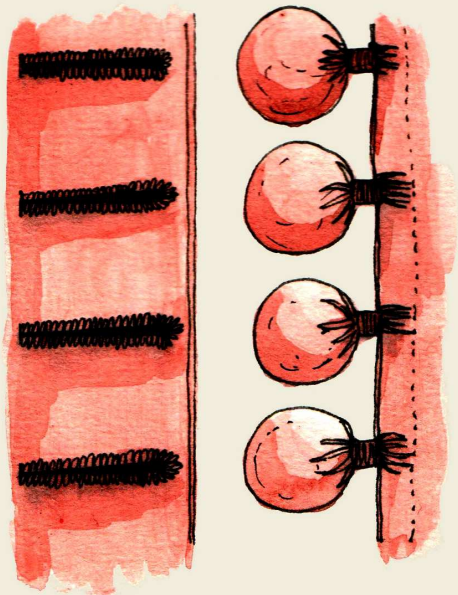
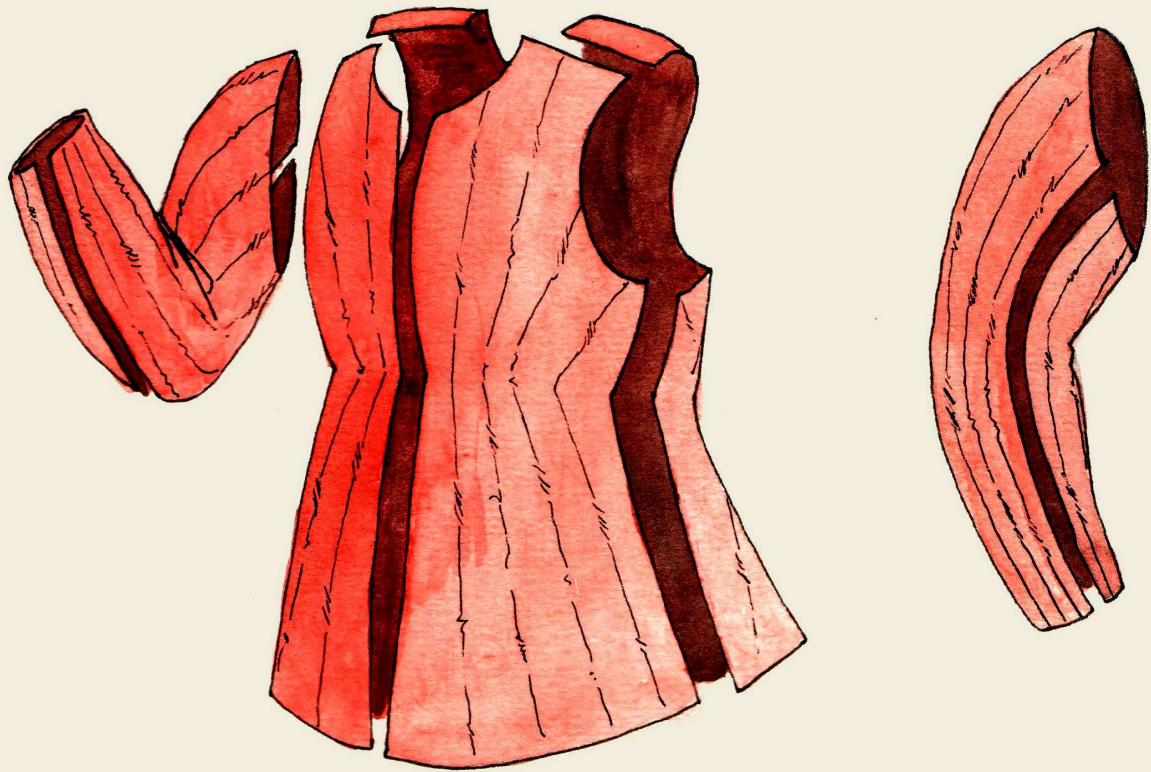
La manche de Bussy St-Martin, étudiée par Catherine Lagier (association « les Guerriers du Moyen-Age »), nous apprend au contraire qu'un gambison était composé de plusieurs épaisseurs de toile, avec de la bourre prise en sandwich et fixée par des coutures. Nous avons ainsi un vêtement qui ne présente aucune faiblesse, et on peut gérer les épaisseurs en fonction des zones du corps à protéger en priorité.

C'est dans la fabrication que je ferai donc la différence entre un gambison, et un jaque, dont la composition nous est renseignée à posteriori par les ordonnances militaires de Charles VII. On ne trouve plus que des dizaines de couches de toile, sans trace de gambois, et ce jusqu'à trente. La protection que l'on obtient reste alors relativement fine mais dense, destinée à arrêter les estocs, mais pas à bloquer la force cinétique du coup. On sait réduire une fracture, mais pas soigner une septicémie.

La construction est similaire à celle d'un gippon à quatre quartiers: une superposition de toiles piquées ensemble; c'est le nombre de ces couches qui fait la différence entre un gippon et un jaque, ainsi que sa destination, civile ou militaire.

Une variante intéressante ici est celle du jaque jaune, à gauche de la miniature : on remarque en effet les piqures des bras, mais pas celles du corps. Erreur du miniaturiste ? Je pencherai plutôt pour un pourpointage interne, masqué par une toile extérieure, comme sur les gippons, où le travail de piqure est dissimulé par la laine.

Les systèmes de fermeture sont là encore le laçage, le boutonnage, et l'agrafage, comme sur les tenues civiles, avec une préférence au début du XVe pour le laçage en quinconce.



Christina
2076



Le casque

S'il est bien un casque représentatif de ce début de siècle, c'est le fameux bassinnet : un timbre haut et pointu, déporté sur l'arrière, forgé d'une seule pièce, à mézail et muni d'un camail. Ca, c'est pour la noblesse. Notre homme de troupe, à la hauteur de ses moyens et par mimétisme, privilégie aussi ce genre de casque, mais fabriqué différemment.

Nous avons ici de superbes exemples, qui se retrouvent sur de nombreuses miniatures du temps, de bassinets composites, à double coque (type spagenhelm) et plus surprenant encore lamellaires. Fabriqués à moindre cout, ces exemple sont également muni de mentonnières fixées au camail, ou bien encore de proto bavières comme sur le personnage de gauche avec le jaque rouge.

Nous avons également des cervelières, dont l'une est également composée de deux coques jointes ensemble de type spagenhelm, et une seconde à écailles.

Nous distinguons en outre un chapel de fer, composite lui aussi, à lames.

Ces casques sont soit munis de camails sans coiffe cousus à des bandes de cuir maintenues sur le bord inférieur du bassinnet par des vervelles et un lacet, soit portés par-dessus des camails intégrales. Ces protections de mailles sont doublées en toile ou matelassées, afin de garantir le cou. Ces doublures sont soit flottantes et fixées par des aiguillettes, soit cousues sur le rebord de la maille. C'est l'option que nous avons choisi ici.

Plusieurs hommes portent leur casque par-dessus leur chaperon, afin de mieux le caler. Dans ces cas-là, une mentonnière permet de les fixer en l'absence de camail pour les caler sur la tête.

Construction

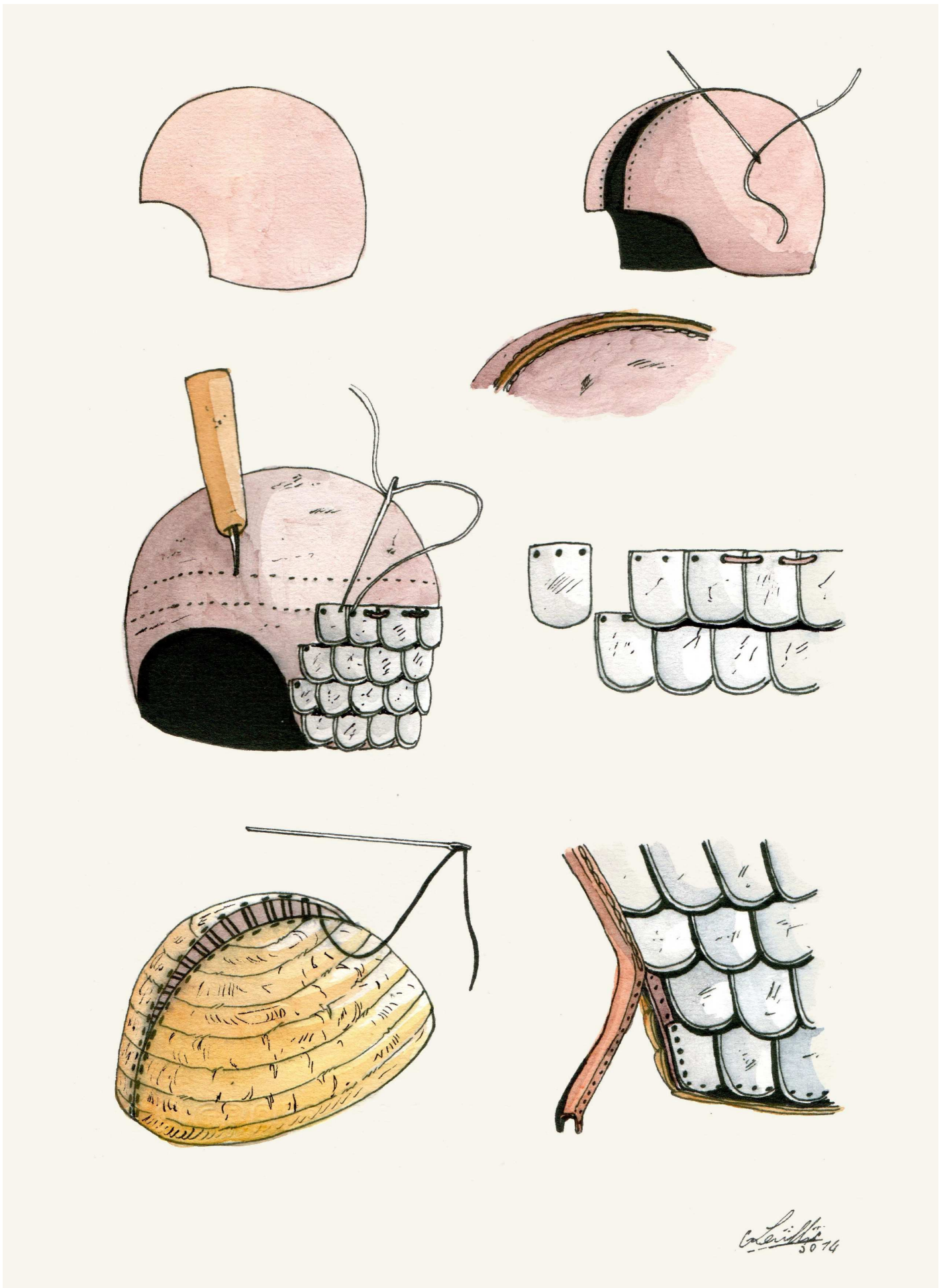
Nous étudierons deux casques en particulier : le bassinnet lamellaire et la cervelière d'écaille. En l'absence d'artefact, ce sont des hypothèses de travail. Elles sont par conséquent discutables et améliorables.



La base de la cervelière est une double coque en cuir, du collet, assez épais (4mm) humidifié et mis en forme de manière à obtenir le galbe de la tête. Pensez à laisser de la place à l'intérieur pour le matelassage de protection lorsque vous patronnerez votre pièce. Le tout est assemblé par une couture. Il est possible de passer une solution à base de gélatine de porc pour rigidifier l'ensemble.



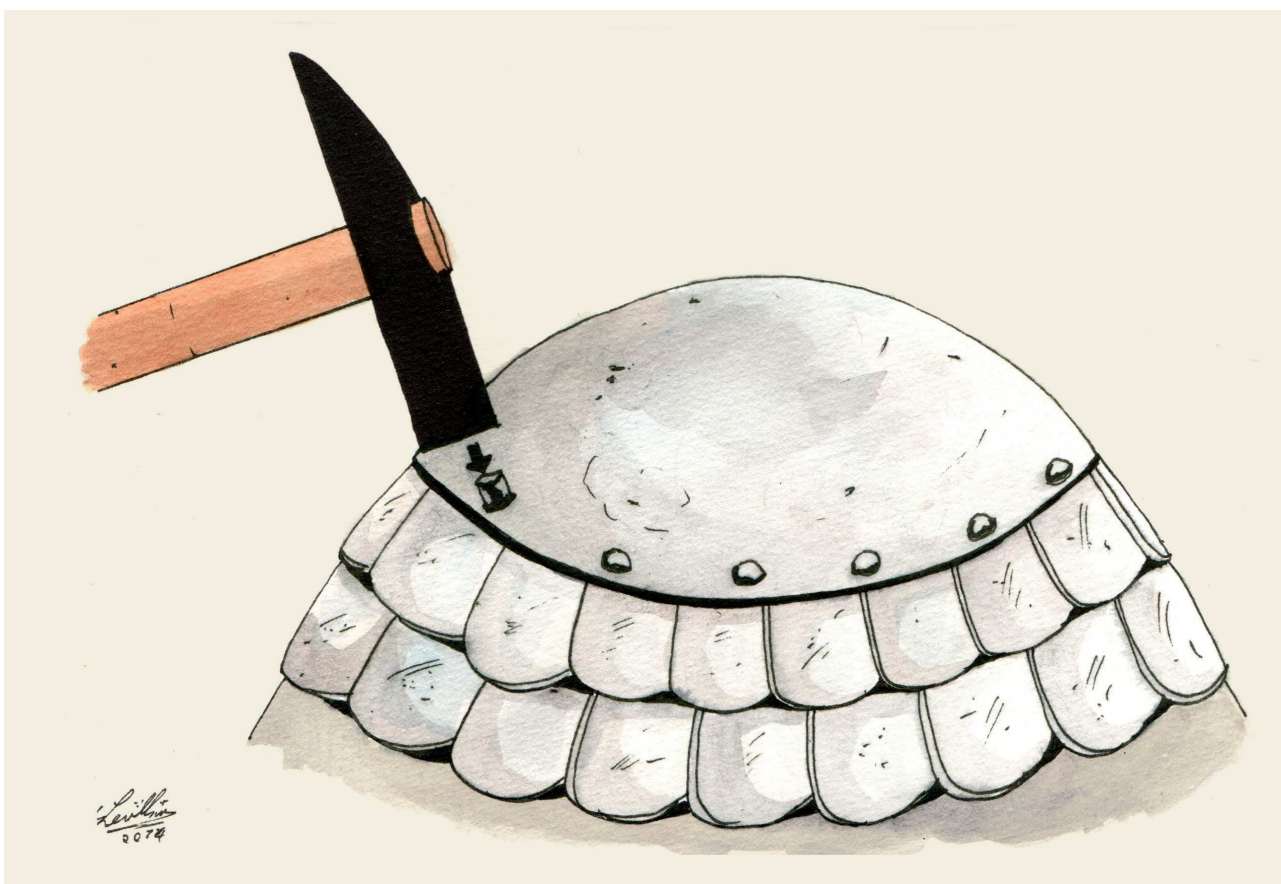
Chenille
2014



Nous avons choisi un modèle simple d'écaille. A l'aide d'une alène, il faut percer les trous d'avance dans la calotte en cuir, et coudre (ou riveter, mais cela alourdit le casque) les écailles entre elles et sur le cuir. Pensez néanmoins à laisser un petit espace sur le pourtour inférieur pour plus tard.

Pour finir le sommet du casque, il faut mettre en forme une pièce unique qui sera quant à elle rivetée, et débordera sur le dernier rang d'écailles.

La dernière opération consiste à riveter une mentonnière sur le pourtour laissé libre au bas, et coudre ensemble le cuir de la calotte ainsi que le matelassage, en les prenant en sandwich. Il faut prendre soin de faire dépasser cette bordure sur les dernières écailles, afin de les plaquer, et ainsi éviter qu'elles ne se relèvent.



Le bassinnet que nous avons décidé d'étudier est dit composite, et peut être soit constitué de lames, comme sur une brigandine, soit de segments mis en formes et rivetés. C'est ce que nous avons retenu ici.

Contrairement à la cervelière, nous avons choisi de le monter sans base de cuir ; il est évident que cette option serait retenue dans le cas d'un assemblage avec des lames. Il s'agit ici de simples bandes de métal, patronnées et découpées de manière à s'emboîter les unes dans les autres, avant d'être rivetées ensemble. Une pièce forgée d'une seule pièce vient couvrir la sommet du timbre.



Les armes d'hast

Nous avons ici quelques exemples d'armes d'hast, dont les caractéristiques principales résident dans la possibilité d'en user d'estoc, tout en gardant une puissance contondante conséquente.

Il y a tout d'abord une guisarme, dont le fer très long est plutôt curieux, et s'avère être un véritable « couteau suisse ». Le tranchant conséquent n'enlève rien à l'estoc effilé, et les deux crochets au dos laissent présumer d'un usage efficace contre la cavalerie ainsi que l'infanterie.

La plommée, avec son disque massif et son estoc, permettent à la fois d'écraser les protections de l'adversaire et de les fausser, mais aussi d'arrêter un cavalier ou bien de s'insinuer dans les défauts de l'armure.

Un homme équipé d'un simple jaque en face a peu de chance de s'en sortir, la violence du choc libérant une énergie que le vêtement ne peut contenir, et qui vient provoquer des fractures et endommager les organes internes.

La bardiche, plus simple, possède un long fer contondant et tranchant. Son estoc, bien que redoutable, peut éventuellement refroidir les ardeurs de l'adversaire, mais ne constitue pas une menace en soit.

Enfin, la hache d'arme, l'un des plus grands dangers pour un combattant. Sa masse, son fer et son estoc sont pensés pour venir à bout des pièces d'armures, comme la plommée plus haut.

Les épées

Nous en avons deux exemples, un modèle à une main, et un second à une main et demi. Nous présentons deux systèmes de fixations, dont l'un est totalement empirique.

Le premier est constitué de bélières rivetées à la ceinture et munies de chaînes qui soutiennent le fourreau. Le second consiste en des lanières de cuir nouées sur le fourreau et la ceinture.





Conclusion

Les informations sont souvent sous nos yeux, et c'est de fil en aiguille que l'on construit un travail de reconstitution sérieux et pointu. Cet exercice est à la portée de tous, et j'encourage nos lecteurs à se lancer. La fierté et le plaisir qu'on en retire valent la peine d'effectuer ses recherches.

De plus, la qualité de certaines reproductions que l'on peut trouver dans le commerce aujourd'hui s'est grandement améliorée, et offre des perspectives qui n'existaient pas il y a encore quelques années. Les forgerons travaillent avec de meilleurs cahiers des charges, et on peut facilement trouver certaines pièces, bien que soudées de manière moderne, avec des formes compatibles, à des prix abordables.

Les plus exigeants préféreront des pièces forgées à chaud, qui bien que plus chères, seront surtout plus historiques. Tout cela reste une question de démarche personnelle et surtout d'honnêteté avec soi, et les autres.

Je le dis aujourd'hui, je préfère voir des vêtements entièrement cousus à la machine mais avec des matériaux et des formes corrects, plutôt que faits à la main et informes. Cela sera plus représentatif de ce qui se faisait à l'époque, les techniques de coutures venant avec le temps, la recherche et l'envie.

Le premier quart du XVe siècle, véritable charnière, offre de très nombreuses possibilités, dont nous n'en avons abordé que quelques unes dans ces pages. Libre à chacun de creuser et développer sa documentation par la lecture de livres spécialisés, hélas très souvent en anglais.

Bibliographie

Archéologie

Shoes and Patterns (Medieval Finds from Excavations in London), Margrethe De Neergaard, Francis Grew, Stationery Office

Medieval Clothing and Textiles, sous la direction de Robin Netherton et Gale R. Owen-Crocker, The Boydell Press

Guerre

Azincourt 1415, Christophe Gilliot, Heimdal, 2007

Azincourt, Philippe Contamine, Folio, 2013

Textile

Guide du costume début XVe, Anaïs Guyon et Guillaume Levillain, B.A. 1415, 2013

Le costume médiéval : La coquetterie par la mode vestimentaire XIVE et XVe siècles, Florent Veniel, Heimdal, 2011

The Medieval Tailor's Assistant: Making Common Garments 1200-1500, Sarah Thursfield, Ruth Bean Nigel Bean, Ruth Bean Publishers, 2001

Jeanne d'Arc. Ses costumes. Son armure. Essai de reconstitution, Adrien Harmand, Librairie Ernest Leroux, 1929